



HAL
open science

RAPPELS SYNOPTIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, AU SUJET DE LA RÉVOLUTION EN PROVENCE

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. RAPPELS SYNOPTIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, AU SUJET DE LA RÉVOLUTION EN PROVENCE. L'Astrado : revisto bilengo de prouvenço : revue bilingue de provence, 2019. hal-02092473

HAL Id: hal-02092473

<https://hal.science/hal-02092473v1>

Submitted on 8 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPELS SYNOPTIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, AU SUJET DE LA RÉVOLUTION EN PROVENCE

Les débuts de la Révolution

Durant l'été 1789 de nombreuses révoltes éclatent en Provence. Cette période s'est appelée « la grandò pòu ».

Un mouvement de sédition commence depuis la vallée du Rhône et Valence. Il atteint Arles puis la Haute Provence, d'abord à Sisteron et Forcalquier, puis à Digne, Riez, Moustiers... Enfin on observe le phénomène jusque sur la Côte d'Azur, notamment à Cannes et Antibes.

Dans les campagnes de la basse Provence on reste plus calme, mais les grandes villes provençales s'agitent : Marseille, Aix, Toulon, Arles... L'un des premiers et des plus célèbres révolutionnaires de cette première période est bien entendu Mirabeau, élu député du Tiers-État au début de 1789 (choisissant de représenter Aix et non Marseille).

Avignon

Avignon connaît de nombreuses vicissitudes lors de cette période.

Au printemps 1790 les Avignonnais chassent le légat du pape et demandent leur rattachement à la France (car Avignon était une terre papale depuis le Moyen Âge). En septembre 1791 la Constituante (la structure politique française de l'époque) accepte ce rattachement mais les notables de la ville s'y opposent. Un conflit interne à Avignon éclate violemment dans la ville et le 16 octobre 1791 un patriote est tué. À titre de représailles les révolutionnaires avignonnais arrêtent 60 royalistes, les massacrent et jettent leurs corps dans la glacière des vice-légats du pape. Cet épisode historique a été retenu sous le nom de « Massacre de la glacière ».

Arles

À Arles éclate également un conflit interne entre « les monnaidiers » et « les chiffonistes ». Les monnaidiers sont les révolutionnaires qui se reconnaissent à une pièce de monnaie (« mounedo ») qu'ils arboraient à leur boutonnière. Marius Jouveau, dans son roman *Pignard lou mounedié*, explique l'origine de cette pratique : « Entre éli se baièron de certificat de civisme ounte se fasièn glòri de l'escais-noum de mounedié que lou pople i'avié douna, pèr l'encauso que lou plus grand noumbre e li chèfe, coume Jousè Meyer, Cesar Courdelié e Simon Pascau, demouravon au quartié de la Mounedo. » Par opposition les royalistes arboraient, eux, un petit siphon (« chiffon ») d'argent ou de cuivre.

Les chiffonistes emportent une première victoire en réussissant à mettre le pouvoir communal entre les mains d'un maire royaliste durant l'été 1791. Mais en mars 1792 les Marseillais révolutionnaires chassent les royalistes d'Arles, qui s'enfuient en Camargue.

Marseille

Marseille fait figure de symbole en ce qui concerne la Révolution. En juillet 1792 la ville envoie sur Paris un bataillon de jeunes volontaires prêts à en découdre

avec les royalistes parisiens. Ils marchent sur la capitale et participent avec bravoure à la prise des Tuileries. Leur courage, fort remarqué, ainsi que le chant qu'ils entonnent sans arrêt, deviendront emblématiques de la Révolution, ainsi que Félix Gras le racontera dans *Li Rouge dóu Miejour*. Rappelons que le succès de l'ouvrage est immédiat et bénéficie même d'une traduction en anglais, best seller en Amérique, sous le titre « The Reds of the Midi ». Bien entendu, ce succès fut tel que Félix Gras poursuivra son texte pour créer une trilogie : *Les Rouges du Midi*, *La Terreur* et *La Terreur blanche*.

À titre d'échantillon « gustatif », voici un extrait de ces *Rouge dóu Miejour*, dans lequel le jeune héros narrateur, engagé parmi les volontaires marseillais dans la marche sur Paris, raconte diverses anecdotes, notamment celle du drapeau des droits de l'homme qu'un volontaire « fédéré » brandit à tout bout de champ :

Un federa Marsihés avié desplega un tablèu que pourtavo coume un drapèu au bout d'un àsti e ounte èron escri en letro roujo li Dret de l'Ome, em' acò lou fasié beisa en tóutis aquéli que fasièn mino de pas lou saluda o de l'espíncha de travès. (...)

Lou federa que pourtavo lou tablèu di Dre de l'Ome s'èro auboura sus l'autar: un esclapas d'ome long coume Pilato, emé de soulié tacha, li boutèu nus, un abit estré, rouge e verd, uno barbasso engarroussido, blanco de pousse de la routo; avié quita soun capèu à plumacho e l'avié pausa brutalamen sus la tèsto pelado dóu canounge Jousserand, afala sus l'escalié, mai mort que viéu. S'estènt eissuga lou front emé la mancho de soun abit, faguè signe qu'anavo legi lou tablèu di Dre de l'Ome... Li tambour cessèron de batre, e sus lou cop se faguè un grand chut. Alor lou federa, dins soun lengage marsihés, nous revirè la lèi di Dre de l'Ome que l'ai ausido qu'aquéu cop e disié à pau près ansin :

Lis ome naisson libre e soun tóutis egau.
Lou pople fai sa lèi e i'a plus ges d'esclau.
A 'sclapa li cadeno, a dubert li presoun,
La terro es touto siéuno e siéuno es la meissoun!
Lou pople es libre en tout: dins sis ate e si crèire;
Rèi, segnour o marqués res a rèn à ié vèire!
L'ome qu'èro un esclau, l'ome qu'èro un darboun,
Es libre e noun dèu comte en res, qu'à sa resoun!
E vivo la Nacioun!

— *Vivo la Revouluciou! vivo li Marsihés! crido la foulo en picant di man.*

La Provence sous la Convention

Pendant le début de la Convention (régime français qui gouverna la France du 21 septembre 1792 au 26 octobre 1795, dont la figure la plus représentative est Robespierre), la Provence est plutôt à la pointe de la Révolution. Le mouvement social et politique qui lui est associé, la Terreur, connaît bien des épisodes sanguinaires : on exécute sommairement des royalistes, on libère les galériens à Toulon, on pourchasse les nobles de la Côte d'Azur jusqu'à Nice et Monaco (en

septembre 1793) en annexant, au passage, ces deux villes à la France.

La Terreur connaîtra alors ses limites en Provence, notamment à Marseille. En avril 1793 les sections révolutionnaires s'opposent aux représentants de la Convention, principalement aux Jacobins et aux Montagnards. Le maire de Marseille, Mouraille (jacobin), est arrêté et Marat (montagnard) est traité de « dictateur insolent ». Les Marseillais affirment : « Nous avons abattu l'ancien despotisme et nous ne souffrirons pas celui de la municipalité de Paris ». Conséquemment, les Marseillais constituent une armée « fédéraliste » qui s'engage dès juin 1793 dans la vallée du Rhône pour monter sur la capitale. Certains royalistes s'engagent dans cette armée, voyant là l'opportunité d'une contre-Révolution.

La Convention réagit et envoie à son tour des militaires contre cette armée marseillaise. Tout le long de sa marche on observe des heurts violents, jusqu'au jour où un jeune homme, Agricole Viala, partisan de Robespierre, âgé d'à peine 13 ans, meurt sous la main des Marseillais près d'Avignon, au passage de Bonpas. La Convention en fait un héros national et décide de réprimer alors très fermement les villes provençales liguées à la cause des Marseillais fédéralistes. Une armée est levée sous les ordres du général Carteaux (avec, dans la troupe, un jeune capitaine nommé Bonaparte...) et marche sur la Provence.

Les conséquences ne se font pas attendre : Aix est reprise, puis Marseille (le 25 août 1793) mais Toulon résiste et hisse, le 14 août 1793, le drapeau blanc (royaliste) et s'allie avec les Anglais qui viennent d'accoster.

L'entrée de Carteaux dans Marseille a donné lieu à ce que l'on a appelé « La Grande Terreur », épaulée par la « Commission Brutus » chargée de juger et d'exécuter les insurgés. 265 hommes seront condamnés à mort. Dans chaque ville et village de Provence est instauré un comité de surveillance. Fréron, chef de cette répression, commence à faire démolir l'abbaye de Saint Victor et l'église des Accoules, entame une « déchristianisation » de Marseille et fait rebaptiser la ville « La ville sans nom ».

Le successeur de Fréron, Maignet, fait raser le village de Bédoin, dans le Mont Ventoux, en raison de ses anciennes sympathies avec les insurgés.

Le grand œuvre reste de s'attaquer alors à Toulon, désormais aux mains des contre-révolutionnaires et des Anglais.

Carteaux tente de prendre la ville par la montagne mais échoue lamentablement et perd de nombreux soldats dans le massacre du Mont Faron. Face à cet échec cuisant, la Convention remplace Carteaux par le général Dugommier, habilement conseillé par le jeune Bonaparte. Celui-ci lui suggère d'installer ses canons sur les hauteurs de la Seyne sur mer. Le succès est immédiat : le 19 décembre 1793 Dugommier marche sur Toulon. S'ensuivent un millier d'exécutions et Toulon est rebaptisée « Port la Montagne ».

Gardant l'œil sur Toulon, redoutant une éventuelle contre-offensive anglaise, les autorités enrôlent à la va vite n'importe qui pour garnir leur flotte toulonnaise.

C'est ce que raconte un jeune homme marseillais, dans un texte de l'écrivain provençal Joseph Chevallier :

Un jour que me permenave soulet sus lou quèi de Sant Jan, passo dous gendarmo que me relucon, m'arrèston e me fan.

— *Pichot, quant as d'an ?*

— *Dès-e-vuech an ! ié responde.*

— *Anen, anen, me fan, ié fai rèn ; siés proun bèn basti e proun grand pèr servi la patriò !...*

En arribant à Touloun, tout dre, sènso me leissa bada en-liò, m'embarquèron sus lou Sans-Culotte, un tron de diable de batèu que venié de Brest e que semblavo en rèn à nòsti batèu de Marsiho...

E sus aquéu batèu i'avié rèn que de gènt fièr e embrounca que vous parlavon un francés pounchu coume d'aguïo emé la bouco frouncido en quiéu de galino. Au pèd de l'aubre-mèstre, i'avié 'n buste de Mariano encadra de drapèu rouge ; e tóuti li matalot avian tambèn un bounet rouge requinqua 'n crestò de gau.

Pensas un pau, mis enfant, coume nous amusavian aqui, li quàuqui Marsihés que nous avien garça dins aquelo galèro ! Aqui, i'avié belèu tant de capitàni que de matalot, tout un mouloun de moussurot que sabien rèn de la marinaio e que, tant pau que la mar bouleguèsse, roudelavon de babord à tribord coume d'empega.

Li falié vèire quouro parlavian entre nautre o que cantavian prouvençau fasion li brego e durbien d'iue coume de bogo. Alor parlavon encaro mai pounchu emé de «citoyen» gros coume lou bras :

— *Citoyen ! largue à tribord ! — Citoyen ! cire mes bottes ! — Citoyen ! huit jours de fers !*

Capisto ! galejavon pas, vous assure, e lis ai resquiha de gaire, li ferre, iéu. Pamens lou tèms passavo e lis Anglés passavon pas... Erian aqui pèr ié douna uno espouscado ; e, tóuti li jour, disian entre nautre.

— *Se batessian au-mens ! vèire un pau coume acò se passo !*

La Terreur blanche

Pour contre-attaquer cette Terreur, de nombreux hommes se réunissent en diverses factions, diverses bandes, portant parfois des noms (« les compagnons du soleil » par exemple), constituées de tous les mécontents et opportunistes du moment : royalistes, fanatiques, hors la loi, émigrés de la Révolution revenus en France, déserteurs d'Italie... Leurs intentions oscillent parfois entre idéal politique et brigandage. L'épouvante qu'ils créent en Provence prend le nom de Terreur blanche (le blanc étant bien sûr la couleur des royalistes).

Lors de l'hiver 1794-1795, particulièrement froid, on emprisonne d'anciens républicains. Le 10 mai 1795 des « sabreurs » marseillais pénètrent dans la prison d'Aix et y massacrent 30 détenus républicains. Le 5 juin 1795 une centaine de républicains sont massacrés dans le fort Saint-Jean à Marseille et, toujours en juin de la même année, une cinquantaine de jacobins sont contraints de se jeter dans le Rhône depuis le sommet du château de Tarascon.

Frédéric Mistral raconte dans ses *Memòri e raconte* comment l'un de ces détenus a pu se sauver :

- *E dóu castèu de Tarascoun, l'istòri, vous l'an dichò? me venguè lou vièi Brula.*
- *Queto istòri? ié faguère.*
- *L'istòri de la fes que lou representant Cadroy venguè douna lou vanc i controveouluciounàri... Escoutas-la e couneirés l'estigacioun d'aquéu refrin, que li Blancas nous canton, de fes, à la moustacho:*

De brin o de bran
Cabussaran
Dóu fenestroun
De Tarascoun
Dedins lou Rose:
N'en voulèn plus,
D'aquéli gus,
D'aquéli gus
De sèns-culoto.

Sabès, o sabès pas, qu'à la desfacho de Robespierre, li moudera toumbèron sus li bon patrioto e n'empliguèron li presoun. A Tarascoun, faguèron escaleta li presounié, tóuti nus coume de verme, à la cimo dóu Castèu, e d'aquí li fourçavon, à cop de baiouneto de sauta dins lou Rose pèr un fenestroun que i'a. Es alor que Liéutard, de Gravesoun, qu'es enca 'n vido estènt demoura darrié pèr faire lou cabus, aproufichè 'n moumen ounte l'avien leissa soulet, pèr quita sa camiso, que jité sus lis autro; e 'm'acò anè s'escoundre dins un canoun de chaminèio de façoun que li bregand, quouro tournèron d'amoundaut e que coumèron li camiso, creseguèron d'avé tóuti nega e s'enanèron. Mai Liéutard, la niue vengudo, éu, moutè sus lou castèu; pèr uno cordo qu'avié facho emé li vestimen dis autre, davalè bas tant que pousquè; cabussè dins lou Rose que travessè 'n nadant; e venguè dins Bèu-Caire, pica à la porto d'un ami que ié donè la retirado.

Les autorités locales laissent faire ou sont complices. Même si Fréron revient en 1796, ramenant un semblant de calme, des « bandes » royalistes sévissent un peu partout dans les campagnes provençales (et assiègent notamment Saint Maximin). Quand Bonaparte revient d'Égypte, deux de ses voitures sont pillées près d'Aix.

D'ailleurs, à la nouvelle de l'abdication de Napoléon la Provence est en liesse. Quand l'ancien empereur doit se rendre sur l'île d'Elbe il est menacé de mort à Avignon, Orgon et Saint Cannat (même si certains Alpains et Varois lui témoignent du respect.

Lors de son retour (par Golfe-Juan), en 1815, Napoléon évite donc soigneusement les routes provençales les plus fréquentées, celles de la vallée du Rhône notamment, une petite armée ayant même été levée contre lui. Empruntant des voies plus isolées, il traverse la Provence par une route devenue depuis célèbre et précisément appelée « la route Napoléon ».

Après sa défaite de Waterloo Marseille exulte de joie et laisse entrer les Anglais dans le port. Certains partisans de l'ancien empereur sont massacrés, notamment des mamelouks arrivés d'Égypte avec Napoléon. Ce dernier épisode de violences a été

dénommé « la seconde Terreur blanche ».

Après la Révolution

Pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet la Provence prospère. Les industries, les voies de communication, le commerce, se développent. Le fossé social et économique entre la Provence des campagnes, pauvre, et la Provence maritime, plus riche, se creuse. La démographie augmente.

La Révolution de 1848 et le retour de la république sont bien accueillis en Provence. Les droits des ouvriers s'améliorent même si, les 22 et 23 juin 1848, Marseille connaît des heurts entre l'armée et les ouvriers inquiets au sujet de leurs emplois dans les ateliers nationaux.

Le coup d'État de Napoléon III (qui prépare le Second empire) est très mal vu par les Provençaux. Des insurrections populaires éclatent. De nombreux villages entre Digne et le massif des Maures attaquent leurs préfectures. Digne est occupée pendant 5 jours. Napoléon III réprime sévèrement ces séditions : 3200 Varois, 1600 Alpains et 700 Vauclusiens sont emprisonnés ou déportés en Algérie. Au plébiscite de 1852 (qui instaurera définitivement et officiellement le Second Empire) un Provençal sur deux n'ira pas voter. Pourtant, c'est la période où l'économie de Provence fleurit : le port de Marseille est prospère et en 1854 est inauguré officiellement le chemin de fer Paris-Lyon-Marseille (PLM) reliant désormais, par les rails, la capitale de France et la capitale économique de la Provence (Aix étant restée une ville de droit et d'études universitaires).

Après la défaite de Sedan (entre les Prussiens et les Français) en 1870, qui entraîne la destitution de Napoléon III, la Provence est ravie. Un enthousiasme populaire anime les rues lors de la proclamation de la nouvelle république, le 4 septembre 1870. Mais la joie est de courte durée : les conditions de paix avec la Prusse sont rudes et les ouvriers marseillais, à l'instar de leurs collègues parisiens, se révoltent contre le nouveau gouvernement qu'ils suspectent de traiter secrètement avec Bismarck. C'est la période de la Commune.

Une Commune marseillaise est donc proclamée le 23 mars 1871, avec à sa tête l'avocat Gaston Crémieux. Le gouvernement réagit très vite : les 3 et 4 avril 1871 le général Espivent de la Villeboisnet marche sur Marseille. Les insurgés sont emprisonnés ou déportés. Adolphe Thiers condamne Crémieux à mort. Celui-ci est exécuté le 30 novembre 1871 au Pharo.

C'est précisément lors du Second Empire, et de ces années qui suivirent, que la renaissance des Lettres provençales, la création du Félibrige et le triomphe littéraire de Frédéric Mistral allaient s'épanouir...

Emmanuel DESILES
Aix-Marseille Université